

conquérir. Le conquérir est plus sûr, et je le lui conseille ; car la civilisation et l'humanité n'ont qu'à gagner à cette conquête. Qu'elle attende seulement que Runjet-Sing soit mort ; mais qu'elle ne s'y fie pas ! « C'est un rusé coquin ! » écrit quelque part Victor Jacquemont.

Toute la politique de Runjet-Sing se réduit donc, en définitive, à ceci : se défendre contre une invasion anglaise. Mais le roi de Lahore est au gouverneur général de l'Inde, le Punjaub est à l'établissement anglais comme deux millions sterling sont à vingt-cinq. La liste civile de Runjet-Sing est donc la très-humble servante du gros budget de lord W. Bentinck ; il faut qu'elle le caresse, qu'elle le flatte, en attendant qu'elle le trahisse. Aussi Victor Jacquemont fut très-bien reçu ; Runjet-Sing le prit pour un espion anglais.

Il n'en était rien, Dieu merci ! Jacquemont, à aucun titre, n'eût accepté une mission anglaise et secrète. Si Jacquemont a fait un discours politique à Meerut, c'est au grand jour, vous le savez, et il n'avait reçu mission que de son zèle patriotique. Tout le reste du temps, dans le Punjaub comme en Chine et ailleurs, il n'a été que l'envoyé du jardin des Plantes, beaucoup plus occupé des intérêts de la science que des querelles de la politique, et ne dressant d'embûches qu'aux animaux qui peuvent entrer dans ses collections.

Jacquemont voyageait donc pour la science, en dépit des soupçons de Runjet-Sing ; mais, bien qu'il ne cherchât pas les aventures, son voyage en fourmille : à chaque instant, l'aventure se présente et dispute le pas à la science, qui est bien souvent obligée de céder. Heureusement Jacquemont, qui est un grand savant, est aussi un homme supérieur dans l'aventure. J'en ai déjà cité quelques preuves ; mais nulle part sa présence d'esprit ne se montre avec plus d'éclat que sur cette *mer de montagnes*, comme il l'appelle, qui sépare la province de Cachemyr de celle de Lahore. Là, les épreuves sont de tous les jours. Il y a des bandits qui vous rançonnent sur toutes les routes, de longs fusils à mèche qui vous couchent en joue au coin de tous les bois, des voix formidables qui vous crient : « On ne passe pas ! » Jacquemont avait beau tirer de sa poche un firman terrible de Runjet-Sing, par le-

quel il enjoignait à ses amis et féaux de la plaine et de la montagne, non-seulement de laisser passer et circuler librement le *Platon de l'époque*, autrement dit le *seigneur Victor Jacquemont*, mais encore de pourvoir de foin et de paille la suite dudit seigneur, et d'obtempérer à toutes ses réquisitions; lecture faite de ce sublime passe-port, les mêmes voix répétaient : « On ne passe pas, » et appuyaient leur défense de quelque énergique menace; et il fallait, je vous l'assure, bien du mérite pour passer malgré cela.

Jacquemont passait. Une fois cependant il fut pris au piège chez un damné coquin, lequel commandait pour le roi, avec quelques centaines de fusils à mèche, une méchante forteresse dans la montagne. Neal-Sing était son nom. Ce jour-là, Jacquemont n'avait pas trouvé d'obstacle; bien au contraire, des soldats apostés au pied de la forteresse lui avaient servi de guides. A peine arrivé, il se vit entouré de quatre cents brigands qui lui demandèrent l'aumône à bout portant. Leur chef lui déclara que sa volonté était de le retenir prisonnier jusqu'à ce qu'il fût agréable au roi de Lahore de payer, pour sa délivrance, une somme considérable : il s'agissait de trois ans de solde arriérée que Sa Majesté devait à la garnison.

Jacquemont, tombé dans ce guépier, vit bien qu'il n'y avait qu'un moyen d'en sortir, et qu'il fallait lutter non de force, mais d'impertinence avec cette canaille. « Mon mépris les accabla, écrit-il; ils n'avaient jamais entendu un de leurs rajahs parler de lui-même comme je le faisais, à la troisième personne; Runjet-Sing seul le fait dans le Punjaub, et tandis que je me rendais à moi-même tous ces respects, je ne leur parlais que comme à des serviteurs. Bientôt j'emmenai Neal-Sing comme pour l'entretenir moins publiquement, et je le fis asseoir par terre, tandis que j'avais fait préparer pour moi une de mes chaises. Il semblait pressé d'entrer en matière; mais j'appelai mon maître d'hôtel pour m'apporter un verre d'eau sucrée, ce qui fut long à préparer. Je commandai à un autre de mes domestiques de tenir un parasol au-dessus de moi, à un autre, de m'éventer avec un plumeau de plumes de paon. Je pris toutes mes aises, non-seulement sans en rien rabattre de mon ordinaire, mais en y ajoutant, je vous as-

sure, largement; laissant Neal-Sing par terre, dans toute son humilité, pour réfléchir en silence sur la grandeur du crime qu'il allait commettre.»

Ce manège eut un commencement de succès; le brigand rabattit de ses prétentions et proposa de relâcher son prisonnier, en ne retenant que son bagage. «Voyager sans mes tentes! sans mes meubles! sans mes livres! sans mes vêtements! s'écria Victor Jacquemont indigné; moi qui en change deux fois par jour!»

Le temps s'écoulait. Neal-Sing paraissait plongé dans ses réflexions. «J'ordonnai alors qu'on m'apportât du lait.—N'entendez-vous pas, dis-je à Neal-Sing, que le *seigneur* désire avoir du lait? Envoyez au plus vite dans les hameaux voisins, afin que l'on en apporte sans retard.—Je vis partir les hommes qu'on expédia, et quand ils furent à une centaine de pas, je les rappelai, et je dis à mon maître d'hôtel de leur bien expliquer que c'était du lait de vache, et non de buffle ou de chèvre, qu'il me fallait, et qu'ils devaient le faire tirer devant eux.»

C'est ainsi que Jacquemont gagnait du temps. Neal-Sing subissait, sans dire mot, l'ascendant irrésistible que prenait insensiblement sur lui son audacieux prisonnier. Enfin, celui-ci croyant le moment favorable, et voulant faire la part du feu, offrit de donner une somme d'argent à titre de cadeau. «Eh bien, oui! donnez-moi deux mille roupies, s'écria Neal-Sing transporté.» Les fusils à mèche criaient: «Dix mille! — Non pas dix mille, ni deux mille, ni même mille, répliqua Jacquemont, par la raison que je ne les ai pas; mais en considération de votre position malheureuse, je vous donnerai cinq cents roupies.»

Ce fut le dernier période de la crise. Neal-Sing résista quelque temps. Jacquemont tint bon, et le prit de si haut avec son voleur, qu'il accepta les cinq cents roupies «en se prosternant à terre et en s'écriant qu'il était le plus fidèle, le plus reconnaissant, le plus dévoué de mes serviteurs, et, si je lui permettais de prendre ce nom, le plus inviolable de mes amis.» Après cette comédie, Neal-Sing laissa partir son prisonnier, non sans lui avoir fait, à voix basse, la demande d'une bou-

teille de vin. Jacquemont lui donna une bouteille de rākī, qui lui servait d'esprit-de-vin pour ses préparations anatomiques, et qui était de force à prendre feu dans le gosier du mécréant. Puis il tourna les talons, et redescendit la montagne.

Il nous faut ici prévenir ceux de nos lecteurs qui trouvent que Jacquemont a payé un peu cher le plaisir de mystifier un misérable, que ces roupies données si libéralement ne lui coûtent absolument rien, que la peine de les recevoir; encore est-ce l'office de son trésorier. Du jour où Victor Jacquemont a mis le pied sur le sol du Punjaub, il tombe une pluie d'or dans sa cassette. Runjet-Sing, quand il veut témoigner sa considération aux gens, n'y met pas tant de façons. Au lieu de vous envoyer son portrait ou toute autre bagatelle inutile, il vous fait donner un sac de roupies. Ces bienheureux sacs contiennent cent une roupies, à savoir deux cent cinquante francs. Arrivé à Cachemyr, Jacquemont avait ainsi reçu, en témoignages solides de la considération de Sa Majesté, en preuves sonnantes de son amitié, environ quinze mille francs, sans compter les approvisionnements de toute espèce, une quantité innombrable de moutons, de poules, de sacs d'orge, de riz et de farine, et, comme il l'écrit plaisamment, «une charge de cachemires à faire trembler tous les maris.» C'est ainsi qu'on traite les Français dans le royaume de Lahore. Cela ne ressemble-t-il pas un peu à l'Eldorado?

Je me suis souvent demandé, en lisant ces curieuses lettres, d'où pouvait naître cet incontestable ascendant qu'exercent les Européens sur les indigènes de l'Asie, ascendant tel, que la politique bien entendue des gouvernements de ce pays consiste surtout à nous en défendre la frontière; et j'ai pensé qu'on pouvait l'expliquer par une cause toute générale, la supériorité du bon sens sur l'imagination. Cette vérité, que je ne veux qu'indiquer ici, éclate à chaque pas du voyage de Jacquemont. Son bon sens triomphe précisément par le côté qui frappe l'imagination des Asiatiques, par sa fermeté, par sa soudaineté, par sa justesse. Les Français ont quelque chose de plus encore, qui les rend considérables en Asie; ils sont gais, ils sont frondeurs. Je ne sais qui a dit : Les femmes ne

plaisent que par leurs défauts. On peut le dire aussi des Français qui voyagent en Asie. Leur esprit léger, frondeur, satirique, c'est là un défaut horrible en présence de la gravité asiatique, et c'est par ce défaut qu'ils plaisent, qu'ils dominent. L'Asie est triste et rêveuse, notre gaieté est étourdissante; l'Asie est formaliste, notre esprit, libre penseur, saute à pieds joints par-dessus les formes; l'Asie est superstitieuse et fataliste, l'audace de notre philosophisme brave la destinée et ne s'arrête pas même devant Dieu! Je l'avouerais, il m'est arrivé quelquefois de trouver Victor Jacquemont bien impertinent. Je tremblais en le voyant jouer ainsi avec les redoutables préjugés de ses hôtes, ou bien exiger des honneurs qui, de temps immémorial, n'appartiennent qu'aux têtes couronnées. Mais il m'en donnait ensuite de si bonnes raisons, il me prouvait si bien que sa considération comme Français, que sa vie même était intéressée à ce manège, que j'aurais été désolé de le trouver plus modeste. « Si dans le Punjaub, dit-il quelque part, un seigneur quelconque se fût présenté chez moi sans laisser sa chaussure à la porte, je ne l'aurais pas reçu, et j'aurais écrit sur-le-champ à Lahore pour demander à Runjet satisfaction de cette insulte; mais c'est une énormité qui ne pouvait venir à l'idée de personne. »

Victor Jacquemont passa en Cachemyr tout l'été de 1831. Il y vécut en seigneur; logé dans un pavillon royal, sur le bord d'un lac, au milieu d'un jardin planté de lilas et de rosiers; ayant une cour, un gentilhomme de la chambre à six roupies par mois, une compagnie de gardes du corps qui protègent sa porte contre la mendicité cachemyrienne; tour à tour médecin, savant, haut justicier, philosophe, aumônier infatigable, correspondant favori de Runjet-Sing qui l'accable de présents, l'inonde de roupies et lui tend des pièges perfides, qui le traite de *demi-dieu* et le fait espionner; mangeant des cerises, des abricots et des raisins comme à Paris; lisant Sterne pour tenir lieu de l'esprit qui manque à ses courtisans; faisant chasser, pour défendre l'intégrité de son caractère européen, des bandes innombrables de jeunes filles impudiques qui assiègent son palais; courant dans les montagnes après les ours et les panthères, qui le lui rendent bien sou-

vent ; pêchant des poissons pour M. Cuvier dans le beau lac qui entoure sa maison ; assistant à une émeute religieuse, suivie d'une répression orientale, c'est-à-dire d'un massacre, d'un pillage et d'un incendie. « Enfin, dit Jacquemont dans une piquante lettre qui résume son séjour à Cachemyr et son expédition dans le Punjaub, j'ai été pendant huit mois un fort grand seigneur, fort riche, fort magnifique, fort bienfaisant, et moyennant cela aussi pauvre aujourd'hui qu'avant ce singulier voyage. Prisonnier quelquefois, diplomate souvent, guerrier le moins qu'il m'était possible ; car c'est surtout dans l'art de la politique que je brille. Vous verrez qu'ils feront de moi un diplomate quelque jour. Nos habiles, à ma place, y eussent souvent été dans l'embarras. Ces vastes contrées sont fermées à la curiosité des Européens par la jalousie assez logique de leurs maîtres. Jusqu'ici tout va bien pour moi ; me voici revenu vivant et très-vivant, je vous l'assure, de Cachemyr, dont les montagnes ne sont pas si hautes, ni la vallée si pittoresque, ni les femmes si belles, ni les hommes si fripons qu'on le dit. Mon portefeuille est plein de lettres de rois. Le successeur de Porus m'écrivait tous les huit jours, » etc.

Ajoutons, comme dernier trait à ce tableau, qu'au moment où Jacquemont allait quitter le Punjaub, le successeur de Porus lui proposa très-sérieusement la vice-royauté de Cachemyr. Quand Jacquemont vit que son ami Runjet-Sing le prenait avec lui sur ce ton-là, il n'eut rien de plus pressé que de plier bagage, et le 9 novembre 1831, il repassa le Sutledge.

IV

Ceux qui voudraient juger de la puissance des Anglais dans l'Inde par les hauts salaires que la Compagnie paye à ses employés civils et militaires, par la force de ses armées, par l'ampleur de son budget, ou même par le luxe de ses fêtes, la richesse et l'impertinence de ses modes, la somptuosité de ses banquets, n'en auraient, suivant moi, qu'une idée fort imparfaite. Leur puissance n'est pas là ; elle est presque tout entière dans l'esprit civilisateur et dans l'habileté administra-

tive qui caractérisent cette nation. La Compagnie anglaise des Grandes-Indes, quoique la nécessité l'ait obligée à conquérir d'immenses provinces depuis cinquante ans, n'est pas essentiellement conquérante. Ses conquêtes commencent toujours par l'appauvrir. Il n'y a pas une des provinces conquises par elle qui paye ses frais de gouvernement et d'occupation militaire. Madras est en déficit; Bombay ne couvre pas ses dépenses; les provinces ouest et nord-ouest, récemment acquises, sont au-dessous de leurs revenus. Le Bengale paye pour tous. Quel est donc l'intérêt principal de la Compagnie dans ces immenses conquêtes? évidemment un intérêt de civilisation. Que cet intérêt en cache un autre, que l'esprit de lucre, d'abord armé en guerre, prenne ensuite le masque du philanthrope et trouve son compte à cette métamorphose, que le génie civilisateur ne soit que l'agent et le précurseur du génie financier, qu'à cela ne tienne! Ce n'en est pas moins la civilisation qui commence; c'est elle qui sème; et, quand c'est la civilisation qui sème quelque part, ce n'est jamais un gouvernement quelconque, si avide qu'on le suppose, qui fait à lui tout seul la moisson.

Jacquemont, voyageant dans l'Indoustan, se trouva un jour au milieu d'un peuple que la baguette magique d'un major anglais avait civilisé comme par miracle. C'était dans les montagnes du Mhairwarra, qu'on pourrait nommer les Abruzzes du Rajepoutanâh, à peu près à moitié chemin entre Delhi et Bombay. « Là, dit-il, j'ai vu un pays dont les habitants, de temps immémorial, ne connaissaient d'autre manière de gagner leur vie que d'aller piller les contrées voisines de Marwar et de Mewar; un peuple de brigands, maintenant changé en un peuple de laboureurs et de bergers industriels, paisibles, heureux! Ni les chefs rajepoutes, ni les empereurs mogols, n'avaient pu subjuguier cette nation. Il y a quatorze ans tout était à faire pour elle, et depuis six ou sept ans tout est achevé. Un seul homme, le major Henri Hall, a opéré ce miracle de civilisation; et, comme je sais que la réflexion suivante doit être agréable à votre cœur et conforme à vos opinions¹,

¹ Cette lettre est adressée à M. V. de Tracy. Elle est écrite en anglais.

j'ajouterai que le major Hall a pu accomplir son admirable expérience sans faire le sacrifice d'une seule vie.

» Il s'assurait des hommes les plus indomptables en les enfermant, en les chargeant de chaînes, en les condamnant à travailler aux routes. Ceux qui avaient longtemps vécu à la pointe de l'épée, sans être cependant connus pour se livrer à d'inutiles cruautés, il en faisait des soldats; et ceux-ci devenaient, en cette qualité, gardiens de leurs anciens camarades, souvent même de leurs anciens chefs. Le reste de la population apprit à cultiver la terre. Le meurtre des enfants du sexe féminin était un usage très-répendu chez les Mhairs; aujourd'hui cette pratique sanguinaire est abandonnée, et c'est à peine s'il a fallu punir un seul homme pour amener ce résultat. Le major Hall, au lieu de sévir contre les coupables, a fait cesser la cause du crime, l'a rendu inutile, nuisible même à ceux qui le commettaient; et il n'y en a plus un seul exemple.

» Sir Hall m'a montré sous les armes le corps qu'il a levé parmi ces ci-devant sauvages, et je n'en ai jamais vu de mieux discipliné parmi les troupes indiennes. Le major est justement fier de son ouvrage, et il n'a pas épargné ses peines personnelles pour me le faire voir dans son ensemble, pendant le peu de temps que j'avais à passer avec lui. Plus de cent villageois furent appelés des bourgs et des hameaux voisins; je m'entretins avec eux de leur ancien genre de vie et de leurs occupations présentes; la plupart de ces hommes avaient versé le sang humain. Ils me dirent qu'ils ne connaissaient autrefois aucun autre moyen d'existence, et, d'après leur récit, cette existence était misérable. Ils étaient nus, affamés; maintenant, bien que le sol de leurs petites vallées soit pauvre et que leurs montagnes soient stériles, tous les bras étant employés à la culture, ils en tirent de la nourriture et des vêtements en abondance; et ils apprécient tellement les immenses avantages que le gouvernement anglais leur a procurés, qu'ils lui payent volontiers un tribut qui est déjà de cinq cent mille francs, et qui s'accroîtra chaque année avec la richesse du pays. »

C'est ainsi que procède la politique du gouvernement an-

glais dans l'Inde. La conquête ouvre la marche, la civilisation arrive à la suite; le percepteur des finances ne vient que longtemps après. La conquête, la civilisation, le tribut, trois faits qui ont chacun leur place, chacun leur temps; système puissant qui soumet une population de soixante millions d'âmes à une armée de trente mille hommes.

Les journaux anglais nous ont appris récemment que la Compagnie des Indes vient de déclarer la guerre à un rajah du district de Mysore, et d'envoyer une armée pour conquérir ses Etats. Est-ce un coup de tête de la Compagnie? non, certes; elle ne s'est émue qu'après nombre d'impertinences et de provocations adressées à son gouverneur général. Et comment procède-t-elle? en mêlant le prosélytisme à la guerre, en déclarant par *ultimatum* qu'il sera établi dans les provinces à conquérir un *système calculé pour assurer le bonheur du peuple*¹; j'ajoute que ce système aura pour effet d'augmenter aussi les revenus de la Compagnie dans un temps donné. Mais, quoi qu'il en soit de ma prédiction, la Compagnie tiendra sa parole.

Jusqu'où peuvent s'étendre les progrès de la civilisation anglaise chez le peuple indien? Jusqu'à la limite, malheureusement infranchissable, que lui assignent les préjugés religieux et domestiques enracinés chez cette nation. Accessibles à la civilisation anglaise dans toutes les habitudes de la vie civile, comme soldats, comme agriculteurs, comme négociants, leur vie domestique est murée; elle n'admet ni nos usages, ni nos mœurs, ni le respect de la femme, ni les saintes et paisibles vertus de la famille; nulle affection, nulle sympathie; les enfants méprisent leur mère, le père maltraite ses enfants; d'implacables jalousies, des haines atroces, fermentent dans le cœur des frères. Mais c'est là un mal incurable: les majors Hall eux-mêmes n'y peuvent rien. Ainsi, dans le Mhairwarra, tandis que les habitudes civiles pliaient sous le joug, les mœurs domestiques, les préjugés de la famille, ont résisté; là une femme est un être impur que les hommes regardent à peine comme appartenant à leur espèce.

¹ Voir le *Globe* du 1^{er} août 1831.

Le mari achète sa femme, le père vend sa fille, le fils vend sa mère. Le déshonneur pour une femme consiste à n'être pas vendue ou à être mal vendue. La femme de Sganarelle, qui veut absolument être battue, serait donc un personnage très-peu extraordinaire et assurément fort peu comique dans ce pays-là. S'agit-il de religion? c'est bien pis encore. Leur conscience repousse bien plus obstinément toute conversion religieuse que leur foyer domestique ne se ferme à nos lois civiles. « Les Indiens, tâtés partout, dit Victor Jacquemont, n'ont voulu nulle part changer Mahomet ou Brahma pour Jésus-Christ ou la Trinité. »

Que résulte-t-il de cette obstination des Indiens à rester fidèles aux vieilles traditions de leur vie domestique et religieuse? L'impuissance pour le gouvernement anglais de s'assimiler complètement ce peuple; la nécessité d'une domination forte qui le maintienne sous le joug; enfin l'ajournement indéfini de tout projet d'amélioration politique dans un pays où le premier essai de l'émancipation serait la révolte. Car, il faut bien le dire, l'immobilité du peuple indien dans ses habitudes et dans ses croyances, sa résistance à épouser les mœurs de l'Angleterre, quoiqu'il accepte ou qu'il subisse patiemment tous les bienfaits de son administration éclairée, c'est là, si nous en croyons un observateur judicieux, Victor Jacquemont, le seul danger réel qui menace la puissance anglaise dans l'Inde. Les colonies anglo-américaines qui parlaient la même langue que la mère patrie, qui avaient ses mœurs, sa religion, ses lois, ses usages, se sont affranchies du jour où leur civilisation s'est trouvée l'égale de la civilisation anglaise; mais si l'Inde échappe jamais à l'Angleterre, ce sera par une guerre de religion. Voilà ce qui compromet l'avenir de la Compagnie, bien autrement que l'ambition de la Russie, qui ne sera jamais pour le gouvernement anglais dans l'Inde un sujet de grand effroi, surtout s'il veut conquérir le cours de l'Indus et l'assurer sans partage à sa navigation, depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'aux montagnes.

Nous avons laissé Victor Jacquemont dans les montagnes de Mhairwarra, au milieu de l'Indoustan; mais nous avons oublié de dire comment il était arrivé là. Il nous faut donc

revenir un instant sur nos pas, et reprendre le voyage de Jacquemont au moment où il a quitté le Punjaub, le 9 novembre 1831. Jacquemont venait de repasser le Sutledge; il s'était reposé quelque temps à Delhi, dans les délices de l'hospitalité anglaise; et le 14 février, après avoir employé plusieurs semaines à emballer ses collections, il s'était remis en route, le cap au sud, chevauchant en tête de sa caravane dans l'ordre imposant que nous avons précédemment décrit. L'intention de Victor Jacquemont était de visiter dans toute son étendue, du nord au sud, la presqu'île en deçà du Gange, et de s'arrêter à Bombay, après avoir traversé le Rajepoutanah, le pays des Marattes, et séjourné dans plusieurs villes importantes, Jaypore, Aymeer, Indore, Poona. De Bombay, notre voyageur devait gagner le cap Comorin, en longeant la côte de Malalar, derrière les Ghates; puis remonter au nord par le plateau de Mysore, passer, dans les Montagnes Bleues, tout l'été de 1833, et enfin retourner en Europe vers la fin de la même année. Cette dernière excursion à travers la presqu'île devait faire du voyage de Jacquemont le plus complet qui eût jamais été entrepris aux Grandes-Indes.

Tels étaient les projets de Victor Jacquemont, et il en exécuta une partie. Que ne pouvons-nous l'accompagner encore, et le suivre pas à pas! Ce nouveau voyage dans un pays à peine exploré, cette pointe hardie vers les tropiques, toute cette vie encore une fois jetée dans les aventures, quel vaste champ pour la curiosité du lecteur! J'ai montré Victor Jacquemont sous quelques-uns des jours où brille l'originalité de sa nature; mais combien je suis loin d'avoir complété l'histoire de son caractère et de son esprit, la seule que j'aie voulu faire! Nous avons vu Jacquemont à la table des riches Anglais de Calcutta, subjuguant l'étiquette à force de naturel, de franchise et de gaieté; puis gravissant avec la science les glaciers de l'Himalaya; géologue intrépide et guerrier sur le Thibet; diplomate éprouvé, orateur éloquent, hardi patriote à Meerut; prisonnier et maître dans les montagnes du Punjaub, plus que roi à Cachemyr; mais que n'aurais-je pas à raconter encore, si je voulais puiser moins discrètement dans cette mine intarissable que sa correspondance me fournit! Chacune de

ses lettres résume tant d'idées, tant de faits, remue tant de souvenirs, provoque tant de réflexions, et renferme quelquefois des pages d'un style si achevé, qu'il aurait fallu donner, pour ne rien perdre, une analyse de chacune d'elles. Mais aujourd'hui il faut finir, et finir bien tristement.

Le 5 juin 1832, Victor Jacquemont arriva à Poona, ville de cinquante mille âmes, située sur de hautes montagnes à quelques lieues de Bombay, et l'une des plus importantes stations militaires des Anglais dans la péninsule. Il y passa l'été, c'est-à-dire la saison des pluies, qui est insupportable à Bombay. Le 5 juillet, le choléra fit invasion à Poona avec une violence effrayante; il mourait au delà de soixante personnes par jour. Un des domestiques de Victor Jacquemont fut atteint, et les soins de son maître ne purent le sauver. C'était un excellent serviteur; Jacquemont le pleura. Mais le désespoir qui s'empara des Indiens, ses camarades, dépasse tout ce qu'on peut imaginer; ils n'avaient cessé de le veiller pendant sa maladie, faisant bonne contenance près de lui, cherchant à l'égayer par des contes qu'il n'entendait plus; puis, quand ils pouvaient s'éloigner un instant de sa chambre, se retirant dans le jardin pour se rouler à terre et sangloter. Quand il mourut, la douleur de ces malheureux éclata par des témoignages d'une telle violence, qu'elle ressemblait à de la fureur. Comment concilier cette sensibilité profonde avec ce que nous avons vu plus haut de l'apathique insouciance qui est le fond du caractère indien, et surtout avec cette indigence complète des sentiments et des vertus de famille? C'est une énigme entre mille autres.

Jacquemont n'était pas *contagioniste*; il ne ressentit donc aucun effroi de l'épouvantable fléau qui ravageait Poona, et se contenta de prendre toutes les précautions prescrites par l'hygiène du pays. Voici sa recette : « Je me soigne bien, bois une goutte d'eau-de-vie le matin, du vin à déjeuner, lorsqu'il m'arrive de manger de la viande, du vin à dîner, et quand je prolonge ma soirée dans les écritures, une grande tasse de thé mêlé de rhum. Sur quoi je me couche. Je me couvre extrêmement la nuit; et, le jour, je porte un très-long châle de cachemire, roulé en ceinture, non autour de la taille, mais

sur les hanches, de manière à me tenir l'estomac et le ventre à l'étuve, dans une température égale. Je crois qu'un grand nombre des maladies de ce pays proviennent d'un refroidissement, le plus souvent non aperçu, de cette partie. » Moyennant ces soins, Jacquemont tomba malade, le 22 juillet, d'une violente et soudaine attaque de dysenterie, qui faillit l'emporter. C'était la première maladie un peu sérieuse qu'il eût faite dans l'Inde; il crut que c'était la dernière, et, voulant mourir en musique, *comme il avait vécu*, il donna ordre qu'on amenât près de son lit un excellent musicien qui, par hasard, se trouvait à Poona. Mais ce fut l'énergie de sa volonté, aidée d'un bon remède, qui évidemment le sauva.

Jacquemont était arrivé dans l'Inde avec une confiance robuste dans sa jeunesse, dans sa santé, et, toute superstition à part, dans son étoile. Aussi ne cesse-t-il, dans sa correspondance, de combattre par des raisonnements moitié sérieux, moitié plaisants, les inquiétudes de sa famille et de ses amis. Il prouve, par de longs calculs de statistique qu'il ne peut pas mourir : « Il me semble qu'il faut être un peu sot pour se laisser mourir à trente ans, et j'ai la vanité de croire que je ne ferai jamais une telle sottise d'ici à très-longtemps... Permetts-moi de te dire, écrit-il ailleurs, que tu n'as pas assez de confiance en moi, ma bonne amie; ouvre l'*Annuaire du bureau des longitudes*, où tu verras dans les tables de mortalité que les chances funestes à notre âge sont presque nulles. Je commence à me considérer comme un vieux vase, fragile par sa nature, mais endurci par le choc des accidents et habitué à tomber sans se briser. Ne rêve donc jamais en noir de moi. » C'est ainsi que Jacquemont joue avec l'idée de la mort. J'ai vu mourir bien des jeunes gens, robustes, pleins d'avenir, qui jouaient avec la mort; et je vois vivre, avec une mauvaise santé, nombre de personnes qui en ont une peur effroyable. Il faut donc traiter fort sérieusement la mort, c'est-à-dire se garder des pièges qu'elle nous tend, et penser à elle le moins possible. Aussi bien, c'était le système de Jacquemont partout ailleurs que dans ses lettres; il était trop sérieux pour compromettre follement sa vie; et sa confiance, si vivement exprimée, tenait au soin même qu'il prenait de sa santé. Personne,

en effet, n'était plus attentif à soumettre aux variations de la température les procédés de sa toilette. Nous l'avons vu, sur les cimes glacées de l'Himalaya, fourré comme les ours auxquels il donne la chasse, empaqueté comme un Lapon, bravant le froid sous la triple enveloppe d'une épaisse couverture. Arrivé dans le Deccan, par 22 degrés de latitude, sa toilette avait subi une réforme considérable. « Assis à écrire, je ne garde d'autre vêtement qu'un épais turban de mousseline blanche pour me tenir la tête fraîche, et des culottes, parce que, bien que le nom de cet objet soit peu décent (en anglais du moins il est d'une affreuse indécence), je tiens l'objet lui-même, les culottes, pour une des inventions les plus décentes dont la sagesse humaine se soit jamais avisée : veste, gilet, chemise et chemise de flanelle, bas et souliers, au diable ! Du tout, je fais un coussin sur lequel je m'assieds, et qui, au bout d'une heure, est trempé à tordre. Eh bien ! chose incroyable ! je me sens aussi frais d'esprit et aussi léger de corps que si, au lieu de 43 degrés de chaleur, il y en avait seulement 14 ou 15 ! »

Telle est la prudence de Victor Jacquemont. Par malheur elle l'abandonne quelquefois. Jacquemont ne sait pas sacrifier les intérêts de la science au soin de sa conservation. Dès que la science l'appelle, il marche ; adieu la santé ! adieu la vie ! son ardeur l'emporte ; et parmi toutes les chances de mort qui abondent dans ce long voyage, les dangers auxquels la science l'expose sont les seuls qu'il ne compte pas ! Le 15 septembre, il quitta Poona, et prit la route de Bombay. Il voulut visiter en passant l'île de Salsette. Et pourquoi ? L'île de Salsette, située au bas du versant occidental des Ghates, est un pays malsain, couvert de forêts empestées ou brûlées par les ardeurs d'un soleil dévorant. De plus, Jacquemont avait choisi pour ce voyage la saison la plus dangereuse de l'année. Mais qu'importe ? Il venait de recevoir un travail remarquable de M. Arago, sur les recherches géologiques de M. Élie de Beaumont. Cette communication inattendue avait réveillé son zèle scientifique ; c'était comme un noble défi d'ajouter par ses observations personnelles aux expériences déjà si décisives de ces deux savants célèbres ; il espérait découvrir au pied des

Ghates, et sur leurs croupes, des couches tertiaires et alluviales, et trouver, dans les accidents de leur stratification sur ces montagnes, des éléments supérieurs à toutes les conjectures précédentes pour la solution du problème important de leur âge géologique. C'est ainsi que la science le tentait. Comment résister à la science? Il partit. Il parcourut, sous le feu des tropiques ou sous l'ombrage pestilentiel des bois, toute la longueur de cette île meurtrière, à la recherche de quelques lambeaux de ces terrains, dont l'étude et l'analyse le courbaient douloureusement pendant des jours entiers. « Il en résulte que je suis souffrant, ou plutôt chiffonné depuis quelques jours, écrit-il le 14 octobre. Perfide climat que celui-ci! »

Il prit quelque repos à Tanna, et enfin, le 29 octobre, il arriva à Bombay, mais épuisé. Le lendemain il fut obligé de garder le lit; puis on le transporta au quartier des officiers malades, où le gouvernement anglais le confia aux soins du plus habile médecin du pays.

Jacquemont, qui était lui-même un médecin fort instruit, ne se fit aucune illusion sur la nature de la maladie qu'il avait rapportée de son dernier voyage et sur le danger qu'il courait. C'était une inflammation au foie, dont il avait pris le germe au milieu des miasmes putrides de Salsette. Bientôt un abcès se forma dans l'intérieur de l'organe, et le peu d'espoir qui était resté s'évanouit. Le malade sentit ses forces diminuer de jour en jour; mais, résigné, tranquille, il dissertait gravement sur son mal, en suivait comme avec l'œil le développement rapide et caché, et calculait avec un calme admirable ce qu'il lui restait de jours à vivre et à souffrir. Souffrir et mourir! sur cette terre étrangère et funeste, loin de son vieux père qu'il ne reverrait plus, loin de ses amis dont le souvenir, dont la jeunesse réveillaient à chaque instant, sur ce lit de mort, des idées de patrie et d'avenir! Mourir si jeune, après tant de travaux accomplis, tant de dangers bravés pour la science, au moment d'atteindre le terme d'une si longue épreuve et de toucher au but de tant d'efforts courageux, mourir! Est-ce ainsi que devait finir le voyage scientifique de Victor Jacquemont?

« Oh! qu'il sera charmant, écrivait-il à son frère, quelque

temps avant la fatale excursion dans l'île de Salsette, de nous retrouver tous ensemble après tant d'années d'absence et pour moi d'isolement ! Quelles délices de diner tous les trois à notre petite table ronde, aux lumières ; de manger du potage et de boire du vin rouge de France, et de ne bouger de là que pour aller dans la chambre de notre père, laissant les autres chercher du plaisir hors de leur maison, et nous, restant dans la nôtre, autour du feu, à nous conter les accidents de notre séparation, les uns des autres ! La larme me vient à l'œil en pensant à ces joies ! Si je me rappelle bien, cher ami, nous nous sommes embrassés la dernière fois sans pleurer, et c'était mieux comme cela ; mais la première fois que nous nous embrasserons, nous laisserons nature faire à sa guise. Ce ne sera que du bonheur qu'elle pourra nous donner. Et notre père, comme il sera heureux ! »

Quelques semaines s'écoulèrent, et toutes ces espérances étaient détruites. Victor Jacquemont, épuisé par trente jours de maladie, condamné par ses médecins et par lui-même, étendu sur ce lit de douleur qu'il ne devait plus quitter, adressait à son frère des adieux touchants et suprêmes.

« ... Ma fin est douce et tranquille : si tu étais là, assis sur le bord de mon lit, avec notre père et Frédéric, j'aurais l'âme brisée, et ne verrais pas venir la mort avec cette résignation et cette sérénité. Console-toi, console notre père ; consolez-vous mutuellement, mes amis ! ... »

» Mais je suis épuisé par cet effort d'écrire. Il faut vous dire adieu ! — Adieu ! Oh ! que vous êtes aimés de votre pauvre Victor ! — Adieu pour la dernière fois ! »

Ici finit la correspondance de Victor Jacquemont. Cette dernière lettre que le mourant, étendu sur le dos, ne put écrire qu'avec un crayon, fut copiée par M. Nicol, négociant anglais, qui assista notre malheureux compatriote à ses derniers moments, et transmit à sa famille tous les détails de sa mort. Jacquemont vécut encore quelques jours, qu'il employa à donner à M. Nicol, avec une présence d'esprit admirable, toutes les instructions relatives à l'emballage et au transport de ses collections, de ses écrits, de ses catalogues, ainsi que de plusieurs objets, entre autres sa croix de la Légion d'hon-

neur (il venait d'être nommé chevalier) qu'il envoyait à son frère. Il commanda ses funérailles, et composa lui-même son épitaphe. Le 7 décembre, il fut saisi de douleurs violentes qui annoncèrent sa fin. Mais la force du mal ne put troubler son esprit, ni ébranler son courage, ni altérer la sérénité de son âme. «Je suis bien ici, disait-il seulement, mais je serai bien mieux dans mon tombeau.» Quelques minutes après, il expira.

Ceux de nos compatriotes qui chercheront sa tombe sur cette plage lointaine où il mourut, la reconnaîtront à cette modeste inscription :

Victor Jacquemont, né à Paris le 28 août 1801, est mort à Bombay le 7 décembre 1832, après avoir voyagé pendant trois ans et demi dans l'Inde.

II

M. DE BARBÉ-MARBOIS A CAYENNE ¹.

I

Octobre 1835.

Un homme de mœurs douces, d'un esprit modéré, d'un cœur droit, d'une âme ferme, un citoyen recommandable par l'exercice de toutes les vertus publiques et privées, un magistrat honoré du suffrage de ses compatriotes, député par eux pour représenter leurs intérêts et leurs droits au sein d'une assemblée politique, fut un jour arrêté à domicile, jeté dans

¹ Le voyage que M. de Barbé-Marbois fit à Cayenne, après le 18 fructidor, fut, comme on le sait, très-peu volontaire. On ne se plaindra pas toutefois, surtout après avoir lu son livre (*Journal d'un Déporté non jugé*, Paris, 1835), que j'aie placé cet intéressant portrait dans ma galerie de voyageurs parmi ceux qui ont le mieux vu et le mieux raconté.

une prison, puis enfermé dans une cage de fer bien verrouillée et cadenassée, puis placé sur une charrette qui prit la route d'un port de mer distant de là de quelque cent lieues.

Cet homme devait être un grand coupable; car, indépendamment du supplice d'un pareil voyage dans une pareille voiture, partout où s'arrêtait son escorte pour s'y rafraîchir et y passer la nuit, on l'enfermait, lui, avec des voleurs, on le laissait confondu avec des galériens dans des cachots infects; ou bien on le montrait aux passants ainsi qu'une bête curieuse. En un mot, on semblait prendre à tâche de ne lui épargner aucun genre d'humiliation et de souffrance.

Arrivée au lieu de destination, la cage de fer s'arrêta devant une chaloupe amarrée au rivage. Le prisonnier descendit, et on l'embarqua. Mais ni lui, ni ses gardes, ni ses geôliers, ni personne ne pouvait dire quel crime il avait commis. Car il n'y avait eu, pour expliquer un tel châtement, ni instruction préalable, ni jugement contradictoire, ni témoins entendus, ni défense d'aucune sorte, ni arrêt quelconque, rien de ce qui annonce que bonne justice a été faite, ou qu'on lui a du moins rendu une espèce d'hommage en respectant les formes qui la protègent contre la passion des juges.

Ceci pourtant se passait dans un pays libre et chez un peuple renommé pour la mansuétude de ses mœurs. Cet homme, que l'on conduisait en exil comme on mène une bête féroce à la foire, appartenait à la nation la plus civilisée de l'Europe; cet homme était Français, c'était M. de Barbé-Marbois, membre du conseil des Anciens. Il venait d'être frappé par la justice du Directoire exécutif de la République française; c'était un des déportés du 18 fructidor.

Mais il en était alors de la France, avec sa constitution soi-disant libre et toutes ces lois, en nombre incommensurable, qui prétendaient régler les mouvements de sa vie politique et civile, comme de cette statue que l'on voit aujourd'hui (1835) dans la salle des séances de la Chambre des députés, à droite du président. Cette statue porte d'une main un sceptre pesant, et le monde dans l'autre; d'épaisses draperies couvrent ses épaules, et avec tout cela elle est chargée de représenter la Liberté.

La France du 18 fructidor croyait avoir conquis la liberté électorale, et tout à coup, en pleine paix, soixante de ses représentants étaient frappés de proscription, arrachés à leurs familles et condamnés à aller boire les eaux de l'Ohio ou du Sinnamari. Elle croyait à la justice; elle avait acheté par d'assez longues épreuves l'institution de tribunaux réguliers, et le décret du 18 fructidor violait toutes les lois de procédure judiciaire, il modifiait le jury, il frappait de peines affreuses un nombre considérable de citoyens « irréprouvés, puisqu'ils ne furent pas jugés. » Enfin la France avait une confiance extrême dans la liberté de la presse : ce devait être là le remède à tous ses maux; et le coup d'État de fructidor suspendait cette liberté vitale en soumettant les journaux à l'injurieux visa de la police; et un des proscriptionnaires s'écriait en pleine assemblée : « Les chefs de l'horrible conspiration que nous déjouons sont bien atroces, mais ils se sont servis d'hommes plus horribles encore, d'hommes dont l'existence accuse la nature; elle compromet l'espèce humaine. En y pensant, l'honnête homme voudrait fuir ses semblables; il voudrait en quelque sorte s'échapper à lui-même... Vous entendez que je veux parler des journalistes ! »

Tel était donc l'étrange spectacle que présentait alors la France, jouissant d'une constitution libre et perdant coup sur coup toutes ses libertés; république par la forme, mais plus près de tomber en monarchie absolue qu'elle ne l'avait jamais été dans tout le reste de son histoire.

Il n'entre pas dans mes intentions de porter aujourd'hui sur le 18 fructidor un autre jugement que celui de l'auteur même du livre que j'analyse. Je veux laisser ce grand événement politique dans la perspective où M. de Barbé-Marbois l'a placé; j'ai besoin de rester à son point de vue et de n'entrer, pour ma part, dans aucun détail sur les causes qui amenèrent cette catastrophe. Il m'en coûterait d'avoir à défendre ce que les politiques appellent la raison d'État contre les généreuses protestations du déporté de Cayenne, et de prononcer les circonstances atténuantes de l'arrêt qui condamne les proscriptionnaires. Un écrivain d'un immense talent et d'un sens admirable, M. Thiers, a eu plus que ce courage dans son *Histoire*

de la Révolution française ; il prend ouvertement le parti du Directoire. Mais je ne puis oublier que le général Bonaparte, du fond de l'Italie, où ses victoires couvraient alors par tant d'éclat les fautes du gouvernement français, blâma énergiquement le 18 fructidor¹ ; et pourtant ce coup d'État apla-nissait la route où cheminaient déjà si rapidement la brillante fortune du vainqueur d'Arcole.

Quoi qu'il en soit de ces jugements si divers, la corvette *la Vaillante* quitta Rochefort le 25 septembre 1797, en destination pour la Guyane, ayant à bord M. Barbé-Marbois et quinze autres proscrits, victimes comme lui du coup d'État de fructidor. Mais ces malheureux que rapprochait une commune adversité étaient loin d'appartenir à la même opinion, et il semblait au contraire qu'un caprice cruel du Directoire avait voulu réunir, dans cet étroit espace, des représentants de tous les partis qui divisaient alors la France ; royalistes, républicains, constitutionnels, patriotes sincères et désintéressés, toutes les opinions, tous les sentiments de la France étaient là ; tous les éléments inconciliables de la révolution étaient là, mêlés et confondus dans l'entre-pont d'une corvette.

A leur tête brillait Pichegru ; Pichegru, qui avait été professeur de mathématiques du général Bonaparte au collège de Brienne ; Pichegru, le conquérant de la Belgique, un des enfants chéris de cette révolution que la voix publique l'accusait alors si justement d'avoir trahie. Monk avorté, il représentait l'ambition et les espérances qui avaient souri plus d'une fois aux généraux de la république, lorsque la fortune de la guerre les plaçait en présence des lignes peu formidables de l'émigration, et des séduisantes promesses que leur prodiguaient les princes français. Pichegru, naturellement peu communicatif, renfermait ces espérances, s'il en conservait toutefois, au fond de son cœur, et son maintien froid l'isolait au milieu de ses compagnons d'infortune ; aussi pouvait-on dire avec vérité qu'il était là seul de son parti. Berthelot, La Villehurnois et l'abbé Brottier représentaient l'opinion royaliste à

¹ Consulter sur ce fait curieux les *Mémoires du comte de Lavalette*. (Paris, 1832.)

l'état de conspiration flagrante, d'exaltation et de martyre. On les appelait plaisamment les commissaires du roi. La Villeheurnois était un homme ferme et décidé, et qui avait réponse à tout. Pendant le trajet de Paris à Rochefort, un jacobin, d'apparence chétive, s'étant approché du proscrit, lui ordonna de crier : *Vive la république!* — « Oui, dit La Villeheurnois, quand elle t'aura rendu plus gras! » Delarue, Rovère, d'Ossonville, Willot, appartenaient à la nuance modérée du parti royaliste. On ne connaissait de Ramel que sa résistance énergique aux sommations du Directoire, en sa qualité de commandant des grenadiers du Corps législatif. C'était le plus jeune des proscrits. Bourdon de l'Oise était tristement fameux par ses excès révolutionnaires pendant le règne de la Terreur. Enfin venaient Barthélemy, Laffon-Ladébat, l'un membre du Directoire, l'autre président du conseil des Anciens, le général Murinais, Tronson-Ducoudray, un des avocats de la reine; ces citoyens honorables formaient, avec M. Barbé-Marbois, le parti constitutionnel, celui qui représentait, sur ce vaisseau qui les conduisait en exil (c'était presque dire à la mort), le dévouement au pays et à ses lois; hommes respectables par leur âge, par de longs services rendus à l'État, par la modération de leur esprit et la noblesse de leur langage; athlètes infatigables, qui tenaient bon depuis dix ans, par la fermeté de leur âme et de leurs principes, contre tous les excès des factions anarchiques, devanciers courageux des résistances qui ont sauvé de nos jours les conquêtes de nos deux révolutions!

Tels étaient les hommes, tels étaient les partis que le Directoire déportait à la Guyane. Après avoir proscrit tout à la fois émigrés, terroristes, prêtres et soldats, furieux et modérés, on pouvait demander quel appui restait au Directoire; et deux ans plus tard le 18 brumaire répondait.

Ces deux ans composent la durée de l'histoire dont j'essaye de rendre compte, histoire véritable et digne de foi, car l'auteur l'écrivit jour par jour dans la sincérité de ses impressions et de ses souffrances, et elle n'était pas destinée d'abord à la publicité : M. Barbé-Marbois ne l'avait adressée qu'à sa famille et à ses amis; histoire touchante, car c'est celle d'un homme

de bien aux prises avec l'adversité, *vir bonus cum mala fortuna compositus*, c'est-à-dire un des spectacles qui promettent le plus d'intérêt et d'émotions à la malignité humaine.

Les instructions données par le Directoire au commandant de la *Vaillante* étaient d'une incroyable sévérité, et leur exécution ponctuelle et toute militaire commença, pour M. Barbé-Marbois et ses compagnons de captivité, la série des douloureuses épreuves auxquelles ils étaient condamnés. La consigne était barbare; entassés dans un entre-pont infect, il ne leur était permis d'en sortir que deux fois par jour, une heure le matin et une heure le soir. Embarqués précipitamment, ils manquaient des vêtements les plus nécessaires à un si long voyage, sous des latitudes si diverses, et à un âge déjà avancé : dix d'entre eux avaient passé quarante ans; le général Murinais en avait soixante-sept. Quand le fils de Laffon-Ladébat, qui était accouru de Paris en toute hâte, s'approcha du bâtiment, par un temps affreux, et la chaloupe dans laquelle il s'était jeté tenant à peine sur la mer et qu'il s'écria : « Je suis le fils de Laffon-Ladébat; accordez-moi la grâce d'embrasser mon père! » — Le capitaine répondit : « Éloignez-vous, ou nous ferons feu sur la chaloupe. » Telle était la discipline établie à bord de la *Vaillante*.

La nourriture accordée aux déportés par le Directoire ne valait guère mieux que sa police; c'était du biscuit, de la viande salée, des gourgares, des fèves, le tout servi dans des seaux et ordinairement gâté; les viandes surtout étaient d'une infection repoussante. Les prisonniers mangeaient sur le pont de la corvette, tantôt sous un soleil ardent, tantôt sous une pluie battante. On leur refusait des cuillers, et ils puisaient dans les seaux avec leurs gobelets de fer-blanc. Barbé-Marbois tomba malade, et il obtint une ration de riz à l'eau. « Vous êtes bien heureux, lui dit un de ses compagnons, vous voilà malade! »

Cependant, il faut le dire à l'honneur de ceux de nos compatriotes qu'un devoir pénible obligeait à exécuter de pareilles instructions, insensiblement cette rigueur excessive se relâcha, la consigne ferma les yeux. Les déportés, que leur maintien calme et résigné, que la dignité avec laquelle ils suppor-

taient leur infortune avait fini par rendre respectables à tout l'équipage, obtinrent quelques adoucissements à leur sort, entre autres la faculté de rester quelques heures de plus sur le pont; un officier leur procura de la cassonnade et du thé; un mousse intelligent et dévoué leur fit passer des oignons, de l'ail, des choux et autres mets du même luxe. On alla jusqu'à leur permettre des cuillers de bois. Mais l'événement le plus remarquable qui signala cette réaction de l'humanité française contre les prescriptions sauvages du Directoire, réaction qui grossissait au fur et à mesure que le bâtiment s'éloignait davantage du sol hospitalier de la France, ce fut l'introduction d'un gigot dans la chambre des condamnés. M. Barbé-Marbois raconte cet événement dans un grand détail; mais, comme son récit est à la fois un modèle de style, de bon goût et de fine plaisanterie, nos lecteurs nous sauront gré de le leur donner tout entier :

« Peu de jours après, un officier nous annonça que ses camarades et lui se disposaient à nous faire une importante libéralité. En effet, à l'entrée de la nuit, un charpentier vint mystérieusement, la scie à la main, ouvrir une communication entre notre chambre et celle qui était voisine. Le moment d'après, on fit entrer par cette ouverture deux pains et un gros gigot. Depuis plusieurs jours, nous n'avions, pour la plupart, pris aucune nourriture substantielle. Il fallut procéder au partage; quoique j'eusse la réputation d'être très-vorace, l'opinion de ma justice prévalut, et mes compagnons me chargèrent de la distribution. L'obscurité était profonde, et je ne prends pas sur moi d'assurer que les parts fussent parfaitement égales. L'os, qu'on appelle aussi le *manche*, me resta, et je conviens qu'il n'était pas entièrement dégarni. Quelques convives avaient déjà dévoré leur morceau, quand je commençai à manger. Il me sembla, après ma sévère et longue diète, que toutes les parties de mon corps s'emparaient des suc de ces aliments. Je songeais au contentement d'un malheureux, mourant d'inanition, quand il reçoit une aumône faite en bonne nourriture. Chacun digérait; le silence était profond, quand tout à coup Ramel (le commandant des grenadiers du Corps législatif), l'insatiable Ramel s'avisa de